



HAL
open science

Marguerite de Valois et la Saint-Barthélemy : Question de l'homme, question de genre et subjectivité

Caroline Trotot

► To cite this version:

Caroline Trotot. Marguerite de Valois et la Saint-Barthélemy : Question de l'homme, question de genre et subjectivité. Le sens des lettres et des humanités, du lycée à l'université, Nov 2015, Saint-Denis, France. hal-01343056

HAL Id: hal-01343056

<https://hal.science/hal-01343056v1>

Submitted on 8 Jul 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Caroline Trotot

Marguerite de Valois et la Saint-Barthélemy : Question de l'homme, question de genre et subjectivité.

Marguerite de Valois (1553-1615) est la fondatrice du genre littéraire des Mémoires¹. À ce titre, elle mériterait une place dans notre histoire littéraire. C'est loin d'être le cas. La plupart de nos contemporains ne l'identifient pas comme auteure/autrice. Pour cela, il faut lire ce qu'elle a écrit, ce que je me propose de faire en prenant une séquence très frappante qui est celle du récit de la Saint-Barthélemy, que Marguerite est la seule, avec Jean de Mergey², à raconter du point de vue du Louvre. On dispose d'une bonne édition de cette œuvre³ en format de poche, que l'on doit à Éliane Viennot qui met aussi à disposition en ligne des informations bibliographiques et ses propres travaux qui sont des références⁴. J'essaierai de montrer l'intérêt de ce texte tel que je l'ai étudié dans le cadre de mes recherches, notamment dans une publication intitulée *Vivre l'histoire*⁵ et tel que l'on peut peut-être l'étudier avec des élèves en lien notamment avec « l'objet d'étude » « la question de l'homme », dont la formulation me laisse un peu songeuse.

1. Marguerite
2. Le contexte
3. La disposition du texte
4. La nuit de Marguerite

On trouvera en annexe un polycopié qui donne des indications bibliographiques et des extraits de textes plus larges que ceux qui sont cités ici, que l'on retrouve sur le diaporama

¹ J. Garapon, « Les Mémoires du xviii^e siècle, nébuleuses de genre », *Le Genre des Mémoires, essai de définition*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 259-271 ; *id.*, « Une autobiographie dans les limbes, Les Mémoires de la reine Marguerite », *Marguerite de France Reine de Navarre et son temps*, Agen, Centre Mateo Bandello, 1994, p. 205-216 ; *id.*, « Amateurisme littéraire et vérité sur soi, de Marguerite de Valois au cardinal de Retz », *RHLF*, 2003/2, vol. 103, p. 275-285.

² Jean de Mergey, *Mémoires*, éd. Michaud et Poujoulat, Paris, Guyot Frères, 1838, série 1, vol. 9, p. 555-580.

³ Les références seront données dans Marguerite de Valois, *Mémoires et Discours*, éd. Éliane Viennot, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, abrégées en (numéro de page), voir aussi Marguerite de Valois, *Mémoires et autres écrits*, éd. Éliane Viennot, Paris, Champion, 1999. Pour la bibliographie, voir le site consacré par Éliane Viennot à Marguerite de Valois, www.elianeviennot.fr/Marguerite-bibliographie.html

⁴ Par exemple Eliane Viennot, *Marguerite de Valois, histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993.

⁵ Caroline Trotot, « Vivre et écrire la Saint-Barthélemy au féminin : les *Mémoires* de Marguerite de Valois », in *Vivre l'histoire*, éd. Michael Soubbotnik et Caroline Trotot, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2013, p. 59-71.

Marguerite.

Née en 1553, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, Marguerite a pour frères François II, Charles IX et Henri III qui règnent successivement, ainsi que François d'Alençon. Elle a pour sœur Elisabeth de Valois (1546-1568), épouse de Philippe II d'Espagne et Claude (1547-1565) épouse de Charles III duc de Lorraine. Fille de roi, sœur de roi, elle est aussi épouse d'Henri de Navarre, fils de Jeanne d'Albret et d'Antoine de Bourbon, qui deviendra Henri IV (1589), se démariera d'elle⁶ et épousera Marie de Médicis. Marguerite est l'une des trois Marguerite du XVI^e siècle français : son arrière grand-tante et grand-mère de son mari Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, sœur de François Ier, auteure de *l'Heptaméron*, sa tante Marguerite de France, Duchesse de Berry, qui épouse le Duc de Savoie et qui est la dédicataire de *L'Olive* de Du Bellay, enfin la dernière Marguerite de Valois, reine de Navarre. Pour ajouter à la confusion, c'est elle dont Alexandre Dumas fait la *Reine Margot* en s'appuyant sur les pamphlets qui l'attaquent et sur son propre imaginaire d'homme du XIX^e siècle.

La Marguerite historique est une aristocrate catholique, élevée à la cour de France, qui a tenu enfant son rôle dans des divertissements écrits par Ronsard et qui a développé toute sa vie un goût pour le savoir et pour la culture dont témoignent les ouvrages qui lui sont dédiés, les inventaires de ses bibliothèques et enfin ses *Mémoires*. Désignés sous le titre de *Mémoires* de la Reine Marguerite, ils furent reconnus par la jeune Académie française comme le parangon du genre et connurent un grand succès éditorial ainsi qu'une postérité littéraire très importante. Rédigés à partir de 1593, en réponse à un portrait écrit par son ami Brantôme, portrait jugé trop élogieux, ils racontent certains épisodes de la vie de Marguerite qui proposent un autoportrait dans l'histoire. Après avoir raconté quelques épisodes de son enfance (p. 47-65), Marguerite consacre une dizaine de pages au récit de la Saint-Barthélemy (p. 66-76), épisode dont elle est à la fois un témoin et une cause involontaire.

Le contexte

La France comme les autres pays européens est touchée par la réforme protestante. On estime que la France compte à peu près deux millions de protestants en 1560 soit dix pour cent de la population. Il s'agit principalement de la bourgeoisie des villes et de l'aristocratie. C'est une affaire religieuse mais aussi politique. Les grandes familles se distribuent entre catholiques et protestants et ces événements se déroulent dans un contexte européen de lutte d'influence entre les puissances. La mort accidentelle d'Henri II en 1559 a fragilisé le pouvoir royal français. François II (1544-1560) ne règne qu'un an et Charles IX (1550-1574) a dix ans quand il accède au trône en 1560. Malgré les efforts de Catherine de Médicis, secondée par son chancelier Michel de l'Hospital, notamment au colloque de Poissy fin 1561 pour établir une concorde

⁶ L'annulation du mariage est prononcée en 1599 après la mort de Gabrielle d'Estrées

entre les deux religions, la première guerre éclate après le massacre de Vassy perpétré par les Guise, chefs ultra catholiques, en 1562. Huit guerres se succèdent de 1562 à l'édit de Nantes de 1598. La première de 1562 à 1563. La seconde de 1567 à 1568. La troisième de 1568 à 1570 marquée par les victoires d'Henri d'Anjou à Jarnac et à Moncontour, puis par la spectaculaire remontée de Coligny au Nord. Elle se conclut par la paix de Saint-Germain plutôt favorable aux protestants. Les concessions faites aux protestants ne sont pas comprises des ultras catholiques dont certains s'exaspèrent, notamment les Parisiens. Dans ce contexte, le mariage de Marguerite avec Henri de Navarre, fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, qui a érigé le culte protestant en Béarn depuis 1561, apparaît comme un moyen de renforcer la paix. Il est retardé par la mort de Jeanne d'Albret le 9 juin et par l'attente des dispenses papales du fait du cousinage des époux et de la différence de religion. Il a finalement lieu le 18 août. Contrairement à ce qui était souhaité, il est au moins l'occasion et peut-être même un élément déclencheur des massacres. C'est au moins en raison de ce mariage que les princes protestants sont massés à Paris. L'histoire de Marguerite est étroitement mêlée à l'histoire politique et son récit invite à réfléchir sur l'événement et sur le rôle que chacun y a joué.

La composition du récit de Marguerite

Le récit de Marguerite commence par l'évocation de ses noces avec Henri de Navarre, événement public, au milieu de la foule parisienne. Parée magnifiquement, placée en hauteur sur des estrades, « des échafauds », Marguerite est la cible de tous les regards :

(poly1)[...] habillée à la royale avec la couronne et couette d'hermine mouchetée qui se met au devant du corps, toute brillante de pierreries de la couronne, et le grand manteau bleu à quatre aunes de queue portée par trois princesses ; les échafauds dressés à la coutume des noces des filles de France [...] le peuple s'étouffant en bas à regarder passer sur ces échafauds les noces et toute la Cour (p. 67).

Elle est au sens étymologique un « objet » offert aux regards et cette manière d'être offerte manifeste sa situation d'instrument politique. Au paragraphe suivant, le récit de l'enchaînement des faits qui conduisent aux massacres commence par la phrase suivante :

(poly 2) La Fortune, qui ne laisse jamais une félicité entière aux humains, changea bientôt cet heureux état de triomphe et de noces en un tout contraire, par la blessure de l'amiral [...] (p. 67)

L'événement est raconté selon le motif de l'inversion antithétique ; ce sont les noces de sang. La fête tourne au massacre. On peut voir dans la séquence une autre forme d'inversion. En effet, la séquence consacrée aux événements d'août 1572 se termine par le récit d'une curieuse conversation avec sa mère, Catherine de Médicis, cinq ou six jours après :

(poly 10) [...]elle me prend à serment de lui dire vérité, et me demande si le roi mon mari était homme, me disant que si cela n'était, elle aurait moyen de me démarier. Je la suppliai de croire que je ne me connaissais pas en ce qu'elle me demandait. Aussi pouvais-je dire lors à la vérité comme cette Romaine, à qui son mari se courrouçant de ce qu'elle ne l'avait averti qu'il avait l'haleine mauvaise, lui répondit qu'elle croyait que tous les autres hommes l'eussent semblable, ne s'étant jamais approchée d'autre homme que de lui... Mais quoi que ce fût puisqu'elle m'y avait mise, j'y voulais demeurer [...] (p. 76)

Marguerite choisit d'assumer la situation qui lui a été imposée -choix lourd de conséquences- : elle protège Henri de Navarre qui est tout de même obligé de se convertir au catholicisme, et elle scelle son destin de femme politique, instrument de Catherine et d'Henri. Elle déclare sa décision par la dernière phrase et la signifie par l'allusion à une anecdote empruntée à Plutarque. D'objet, elle est devenue sujet, capable de prendre la parole pour déclarer ses choix, notamment face à sa mère devant laquelle elle a indiqué qu'elle n'osait pas prendre la parole enfant. Marguerite utilise la situation d'ignorance dans laquelle on l'a tenue à des fins politiques pour s'en saisir de manière active, la renverser. Elle relie cette situation d'ignorance à sa nature de fille en donnant clairement au terme d'homme un sens sexué. La mise en regard de la réponse et de l'anecdote jette le trouble sur la réalité de la consommation du mariage et sur l'innocence de Marguerite. La littérature apparaît ainsi comme un espace qui permet de s'affranchir de l'assignation. L'auteure construit un espace mobile dans lequel elle peut s'extraire des limites du réel pour les faire reconnaître et les interroger.

Dans la source grecque, l'anecdote concerne le tyran Hiéron et il n'est pas impossible de lier le sens sexuel au sens politique, d'autant plus que le terme de tyran est un terme clé du vocabulaire politique des guerres civiles. L'épouse est exemplaire de la situation de celui qui est dominé et ne peut parler avec franchise, de la situation de celui qui peut risquer jusqu'à sa vie. L'anecdote humaniste signifie la dimension universelle de la situation singulière. Le caractère comique de la mention de la mauvaise haleine jette sur l'ensemble du contexte une impression de dégradation. Les magnificences de la cour affichées de manière ostentatoire lors des Noces ont laissé place à une réalité triviale ; le corps paré a révélé un corps habité par la corruption des humeurs. On a donc un double mouvement, d'une part de transformation d'un personnage-objet en auteure-actrice politique, d'autre part de renversement des apparences et d'inversion des polarités⁷. Rendu particulièrement visible par la mise en regard de ces deux scènes qui apparaissent comme des sortes de prologue et d'épilogue au récit, le mouvement est construit par l'ensemble du texte sur lequel on peut revenir.

L'événement déclencheur est la blessure de l'Amiral Coligny par un homme de main des Guise, Maurevert, le 22 août, pour venger le meurtre de François de Guise par le protestant Poltrot de Méré⁸. Marguerite raconte que les chefs protestants viennent demander justice à Charles IX. Elle résume son

⁷ Juste avant la conversation, on peut relever que Marguerite se jette aux genoux du roi et de sa mère p. 75, position inverse de celle qui la plaçait en hauteur sur l'échafaud.

⁸ En 1563 sous le commandement de Coligny.

interprétation de l'événement avant de le raconter de manière plus détaillée : l'émotion des huguenots fait peur à l'entourage royal qui persuade le roi de ne pas accéder à leur demande et de les éliminer. La suite du texte raconte d'abord assez longuement (p. 68-72) les réticences du roi furieux contre les Guise et la manière dont on le persuade d'un complot contre sa vie. Marguerite rappelle l'enchaînement des causes et des effets puis rapporte au discours indirect les propos tenus par le maréchal de Retz pour persuader le roi. Celui-ci finalement « pr[en]d résolution de se joindre à la reine sa mère » (p. 72). Cette partie du texte se termine par le récit de l'assassinat de Coligny :

(poly 3) Monsieur de Guise donna au logis de l'amiral, à la chambre duquel Besme, gentilhomme allemand, étant monté, après l'avoir dagué le jeta par les fenêtres à son maître Monsieur de Guise. (p. 72)

Jusqu'à là, Marguerite a raconté des faits et des paroles, dont elle n'a non seulement pas été témoin direct, mais même qui lui ont été cachés. Un nouveau mouvement commence p. 72 : « Pour moi l'on ne me disait rien de tout ceci ». À partir de là, Marguerite raconte ce qu'elle a vécu. Les deux moments peuvent ainsi être lus en diptyque ; d'abord un temps de l'événement historique, où on la tient dans l'ignorance, puis ce dont elle a été témoin dont elle a une connaissance directe. Elle figure ainsi une sorte de cheminement vers la connaissance et la décision qui passe par l'épreuve violente de la nuit de la Saint-Barthélemy à l'intérieur du Louvre. L'écriture permet de ressaisir ce qui a échappé dans la vie en lui donnant forme et en en faisant un objet de savoir. Marguerite peut désormais raconter ce qui s'est passé, ce qu'ont décidé les acteurs et comment ils sont arrivés à cette décision, qui la menace physiquement. Plus profondément, elle peut figurer l'événement historique, le réfléchir et permettre de le penser. La construction du récit met en valeur des polarités ignorance/savoir, passif/actif, huguenot/catholique, homme/femme, politique/intime, qui ne sont pas figées mais travaillent ensemble et appellent l'interprétation du lecteur. On peut donc entrer dans le récit de la nuit vécue par Marguerite pour mettre en évidence ce qui apparaît grâce aux moyens littéraires employés.

Le récit de l'événement vécu par Marguerite

Marguerite insiste d'abord sur la vulnérabilité singulière dans laquelle elle est placée, à l'intersection des deux communautés, chacune prête à l'abandonner :

(poly 4 *italiques*) Les huguenots me tenaient suspecte parce que j'étais catholique, et les catholiques parce que j'avais épousé le roi de Navarre, qui était huguenot. De sorte que personne ne m'en disait rien [...] (p. 73)

Elle suscite la compassion de sa sœur⁹ qui demande à Catherine de l'avertir, et s'indigne : « de [l]'envoyer sacrifier comme cela » (p. 73poly 5). Catherine refuse et Marguerite part « toute transie et perdue, sans [se] pouvoir imaginer ce qu'[elle] avai[t] à craindre » (p. 73). Elle va dans son cabinet pour prier puis est appelée par Henri pour se coucher avec lui ce qu'elle fait (poly #6) « et trouvai son lit entouré de trente ou quarante huguenots que je ne connaissais point encore car il y avait fort peu de temps que j'étais mariée. » Elle est isolée au milieu de ces hommes qui empiètent sur son intimité corporelle. Elle mentionne alors le contraste entre les conversations de ces hommes et son intériorité : « j'avais toujours dans le cœur les larmes de ma sœur, et ne pouvais dormir pour l'appréhension en laquelle elle m'avait mise sans savoir de quoi » (p. 74). Au point du jour, les hommes sortent et elle se réapproprie sa chambre pour dormir.

(poly #7) Une heure après, comme j'étais plus endormie, voici un homme frappant des pieds et des mains à la porte, criant : « Navarre ! Navarre ! » Ma nourrice, pensant que ce fût le roi mon mari, court vivement à la porte et lui ouvre. Ce fut un gentilhomme nommé Monsieur de Lérans, neveu de Monsieur d'Audon, qui avait un coup d'épée dans le coude et un coup d'hallebarde dans le bras, et qui était encore poursuivi de quatre archers qui entrèrent tous après lui en ma chambre. Lui, se voulant garantir, se jeta sur mon lit. Moi, sentant cet homme qui me tenait, je me jette à la ruelle, et lui après moi, me tenant toujours au travers du corps. Je ne connaissais point cet homme, et ne savais s'il venait là pour m'offenser ou si les archers en voulaient à lui ou à moi. Nous criions tous les deux, et étions aussi effrayés l'un que l'autre. (p. 75)

Le capitaine des gardes arrive et l'emmène se mettre à l'abri dans la chambre de sa sœur :

(poly #9) [...] où j'arrivai plus morte que vive, où entrant dans l'antichambre, de laquelle les portes étaient toutes ouvertes, un gentilhomme nommé Bourse, se sauvant des archers qui le poursuivaient, fut percé d'un coup d'hallebarde à trois pas de moi. Je tombai de l'autre côté presque évanouie entre les bras de Monsieur de Nançay, et pensai que ce coup nous eût percés tous deux. (p. 75)

Surprise dans sa chambre, dans l'intimité et l'abandon passif du sommeil, Marguerite a cru mourir. Elle est saisie par la violence de l'histoire dans laquelle elle fait l'épreuve de sa singularité irréductible et acquiert une nouvelle identité. Elle devient la femme politique qu'elle sera, jouant des rôles d'intermédiaire entre le pouvoir royal et son mari ou son frère Alençon. Elle intervient ainsi symboliquement pour sauver la vie de Mirossens et d'Armagnac (p. 75). Le récit littéraire fait exister la singularité en donnant lieu et forme à la subjectivité, une subjectivité active qui permet de jouer des points de vue.

Marguerite ne se contente pas de raconter selon son point de vue, elle se regarde aussi et théâtralise son récit pour mieux s'observer. De nombreux effets font penser au genre de la tragi-comédie¹⁰. Marguerite multiplie les prises de parole au discours direct et indique le ton et les gestes. L'univers sanglant et la mention des détails comme celui de la chemise ensanglantée dont elle change

⁹ Sa sœur mariée à un Guise est dans une position symétrique de la sienne.

¹⁰ Marguerite fait référence ailleurs dans les Mémoires à la tragi-comédie espagnole *La Célestine*, voir Fernando De Rojas, *La Célestine*, Paris, Fayard, 2006.

nourriront le théâtre romantique. La véhémence du style tient aussi de l'histoire tragique qui est si proche du théâtre que « Roméo et Juliette » constitue par exemple le thème de la troisième des *Histoires tragiques* de Boaistuau. Ce qui me paraît remarquable c'est que Marguerite utilise ces genres pour construire une nouvelle forme d'écriture de soi. La théâtralisation tragi-comique est mise au service d'un regard sur soi qui permet de se voir. Marguerite utilise la dimension spéculaire du théâtre pour réfléchir sa propre image et poser la question du rapport entre l'intériorité et l'extériorité. La violence met dramatiquement en rapport l'extérieur et l'intime. Elle « perce » l'être pour atteindre la profondeur où palpète la vie. Cette histoire des corps est aussi une histoire des âmes agitées par la peur ou la cruauté, et une histoire des consciences. Les textes officiels ou polémiques des guerres de religion donnent de l'essor aux expressions « liberté des consciences », « forcer les consciences ». Le récit de Marguerite nous invite à problématiser le lien entre extériorité et intériorité dans ce contexte. Cela entre en résonance avec une interprétation socio-historique qui souligne l'évolution d'une frontière entre public et privé à travers la réforme, les guerres civiles et la solution adoptée par l'édit de Nantes¹¹. Cela permet aussi, sur le plan individuel, de comprendre l'expérience de la violence mortelle comme expérience de la conscience de soi. Ce qui n'a pas été supprimé, qui fonde le texte, c'est le soi, ce qui s'articule à la *persona*, au personnage qu'on présente à autrui. En jouant avec les genres littéraires, les *Mémoires* mettent en évidence cette double nature et interrogent le rapport entre les deux. L'épreuve de la survie est une épreuve de façonnage d'une nouvelle articulation entre l'intériorité et l'extériorité, l'intime et le social. Marguerite apprend à protéger ce qu'elle est en le faisant exister d'une manière ambiguë. Elle dissocie l'intériorité de l'apparence dans sa conduite et dans sa manière d'écrire.

Le récit invite à penser qu'elle fait l'expérience de cette dissociation au cœur même de la nuit du massacre. En effet, alors qu'elle est saisie dans son lit par monsieur de Lérans blessé, et subit une sorte de viol symbolique, le capitaine des gardes apparaît de la manière suivante :

Enfin Dieu voulut que Monsieur de Nançay, capitaine des gardes y vint, qui me trouvant en cet état-là, encore qu'il y eût de la compassion, il ne se put tenir de rire. (p. 75)

Marguerite inclut un point de vue qui n'est pas le sien, qui regarde la scène de manière ambivalente. Grâce à ce procédé, elle souligne une sorte d'ironie de la situation qui entre en résonance avec l'ironie du sort présidant à la conversion des noces en massacre. L'ironie se prolonge dans la scène de la conversation du démariage sous forme d'une ironie verbale, jouant sur la citation et l'emploi du mot « homme » de manière quasi autonymique. L'ironie verbale peut ainsi

¹¹ David El Kenz, « La civilisation des mœurs et les guerres de Religion : un seuil de tolérance aux massacres », in *Le massacre, objet d'histoire*, ss la dir. de David El Kenz, Paris, Gallimard, folio, p. 184.

apparaître comme la forme adéquate pour dire une situation dans l'histoire, la forme qui permet de faire exister l'articulation problématique entre l'intériorité et la sphère socio-politique, de l'interroger sans qu'elle vous broie dans les violences de ses contradictions. Grâce à l'hybridation des genres et des formes littéraires, les *Mémoires* façonnent un lieu dans lequel la subjectivité peut se représenter, s'objectiver et s'exercer.

« La question de l'homme » qui est posée à Marguerite est en ce sens à la fois spécifique à sa position de femme et universelle. La dimension sexuelle et sexuée de l'ensemble de la séquence est évidente. Parce qu'elle est fille, elle est assignée à une place d'objet, cantonnée dans l'ignorance, menacée de disparition. La famille royale catholique et le clan protestant se comportent de la même manière dans le récit. Cependant quand les protestants sont massacrés, Marguerite joue de l'ambivalence de sa position de dominée appartenant à la classe dominante pour intercéder pour les victimes. Au-delà de la dimension d'apologie du texte, on peut être sensible à la manière dont il montre la complexité des positions en fonction du sexe, de la classe et de la religion. Les princes protestants sont mal protégés par leur condition nobiliaire, le roi Charles IX lui-même subit en partie les événements, et ce dessaisissement d'un pouvoir traditionnel dû à des mutations historiques qui dépassent de beaucoup la politique entraîne un sentiment de « devoir de révolte »¹² nobiliaire qui touche protestants et catholiques français. Grâce à l'imprimerie, chacun fait l'expérience d'une aspiration accrue à la maîtrise de sa condition, et il se heurte à l'universalité de cette expérience. C'est aussi une expérience de la répartition des rôles féminins et masculins différente dans une société réglée par la civilisation des mœurs¹³ plutôt que par le combat. Le récit de Marguerite permet à la fois de particulariser l'expérience historique et de montrer son universalité : la manière dont chacun subit un mouvement historique qui dépasse ses acteurs et dont les individus essaient de reprendre une capacité d'action.

À sa manière, Marguerite de Valois montre comme Montaigne que « chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition »¹⁴. Comme Montaigne aussi, elle invite à reconnaître le rôle de l'écriture littéraire comme lieu de façonnage de l'identité¹⁵. Elle montre ainsi que l'écriture peut interroger l'histoire vécue, répondre à sa violence par une création qui permette de chercher du sens. Elle invite à réfléchir à la singularité de l'expérience, à travers le point de vue d'une femme. C'est ainsi sans doute qu'elle nous propose de poser avec

¹² Arlette Jouanna, *Le devoir de révolte*, Paris, Fayard, 2002.

¹³ Norbert Elias, *La civilisation des mœurs*, 1939, trad. fr. 1973, rééd. Pocket Agora, 2003, et id., *La société de cour*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2008.

¹⁴ Montaigne, *Les Essais*, III, 2.

¹⁵ Sur ce processus à la Renaissance, voir Stephen Greenblatt, *Renaissance self-fashioning, from More to Shakespeare*, Chicago and London, The university of Chicago Press, 2005, 1ère édition 1980.

malice la « question de l'homme » comme elle l'a fait pour sauver la vie de son mari et ce qu'elle considérait comme son honneur de fille de France. Si l'on veut que les lettres aient du sens, il faut accepter qu'elles soient des lieux d'interrogation et de recherche, des chambres d'écho de nos questions et de notre rapport avec le langage. Il faut que nos outils d'analyse stylistique soient au service d'une lecture qui fasse sens pour l'élève en lui permettant de découvrir la différence. Il faut aussi proposer des textes qui reflètent la diversité et celle du masculin et du féminin est fondamentale, comme celle de l'éloignement qui nous sépare des êtres humains qui nous ont précédés.

Il n'est sans doute pas facile en ce moment d'aborder un texte qui parle de guerres de religion, et on peut craindre d'accroître l'inquiétude des adolescents. Mais cela peut aussi permettre de réfléchir de manière décalée. Notre collègue Edith Autrand qui a étudié le texte avec ses élèves de première L du lycée de Lognes a constaté un vif intérêt pour la situation paradoxale de cette femme. Si l'on s'intéresse au contexte de la révolution de l'imprimé de la Renaissance et aux bouleversements qui l'ont accompagnée, on pourrait réfléchir au prolongement des questions du déplacement des frontières entre public et privé provoqué par la révolution numérique et de leurs conséquences sur la violence et la construction de l'identité de jeunes en formation. On pourrait leur demander ce qui est pour eux intime et ce qui est partageable sur les réseaux sociaux. Cela peut aussi permettre de parler de la place des femmes comme objet et comme sujet. Les *Mémoires* peuvent aussi nous inviter à faire écrire à la première personne non seulement pour expérimenter des contraintes formelles mais pour permettre aux élèves de faire retour sur des expériences pas forcément dramatiques mais qui ont du sens pour eux. Ou encore, « Petite Poucette¹⁶ rencontre Marguerite de Valois » imaginez leur dialogue. Nos étudiants en tout cas auraient beaucoup de questions à lui poser.

¹⁶ Michel Serres, *Petite Poucette*, Paris, Le Pommier, 2012.